

AUTOUR DE PLATON

Por THOMAS MOLNAR (*)

Oui, autour de Platon car on ne parviendra jamais à en faire le tour complet, il reste notre témoin capital à qui le *ipse dixit* convient mieux qu'à Epicure, tant admiré par ses disciples. Pourquoi Platon, et non pas Aristote, Zénon ou Démocrite? En partie, parce que le fils d'Ariston se trouve au centre des lignes de force fondamentales de la philosophie pure, tandis qu'en Aristote et en Démocrite nous cherchons les ancêtres de la science, et en Zénon l'ancêtre de la Morale qui est encore, grosso modo, la nôtre. Platon descend lui-même des grandes sources philosophiques, Pythagore, Parménide, Heraclite et Empédocle, avec lui nous sommes aussi près des origines qu'avec St. Paul nous sommes près de Jésus-Crist. La grande interrogation de la philosophie et des conditions de sa réalisation ont Platon comme répondeur, et c'est encore lui qui formule les questions, en les articulant pour chaque génération depuis qu'il a vécu.

Quelles questions? Une, avant tout: Comment expliquer, à partir d'un petit nombre de principes, la structure diversifiée du réel? Autrement posée, la question est celle-ci, replacée dans l'actualité platonicienne elle-même: Parménide pose l'unicité de l'Être, niant du même coup la possibilité du Non-être. Il est vrai, Parménide entr'ouvre la petite porte à la multiplicité, mais il paraît tout de suite regretter ce geste. De toute manière, rien de philosophiquement valable n'est sorti de cette concession momentanée. C'est Platon qui invente la dialectique, justement entre l'Être et le Non-être, ayant, bien sûr, Héraclite dans son camp. Il s'agit, sur le terrain strictement philosophique, ce qui s'est passé, un peu auparavant, dans un autre dialogue, de caractère moral, celui-là, entre Dieu et Job. Les choses s'éclaircissent dès qu'on se donne la réponse. La multiplicité se constate, ainsi qu'une morale au plan humain: consentement mutuel entre le commandement et l'obéissance, une obéissance informée, intelligente, et qui

(*) Universidad de Budapest.

oblige celui qui commande à donner ses raisons, à raisonner. Dans le dialogue entre Job et Yahwe, c'est celui-là qui est plus «sympathique», qui a peut-être gagné. Dans le dialogue entre Parménide et Platon, celui-ci s'affirme plus philosophe, car il «sauve les phénomènes».

Ainsi Platon est-il un des maîtres d'oeuvre de la clarification des esprits qui a eu lieu entre 550 et 350 avant J. C. Rappelons très brièvement les autres étapes. La *tragédie* qui cherche à humaniser la Cité en lui inculquant le respect des lois là où avait régné la fureur, la vengeance, l'arbitraire divin; et la *démocratie* qui fait céder les tribus et installe, littéralement au centre, les institutions ne dépendant plus du seul intérêt des puissants. On intronise la *rationalité*, et avec cela la science, territoire neutre entre la magie, le mythe et les trouvailles de caractère empirique. Le rôle de Platon est forcément multiple, et le premier a été d'avoir élevé les autres nouveautés: lois, institutions, science, démocratie au niveau philosophique. Il est absolument remarquable qu'il ait non seulement délimité le champs du débat — souvent en suspendant celui-ci, notamment lors de la non-conclusion des dialogues — mais qu'il soit allé au bout du discours, montrant l'abîme ouvert au-delà. Nous avons alors le conflit des lois et de la justice, la décadence démocratique en train de dégénérer en anarchie, les institutions flattant l'esprit public ou figées dans l'idéal. Autant de sujets majeurs de notre réflexion, depuis 2400 ans, sujets autour desquels l'Occident ne fait que circunnaviguer, entraînant la planète en son sillage, le sillage de Platon.

Platon est aussi le premier en date des hommes de science. Bien sûr, il y avait Pythagore, etc., mais c'est Platon qui a déblayé le terrain et a organisé, mis en place, les premières notions que l'on pouvait discuter, interroger. Aucune science ne serait possible, affirmait-il, s'il n'y avait une science plus élevée que le sensible. Voilà le programme où puisent les plus modernes des philosophes de la science, Bergson, Poincaré, F. Gonseth. Peu importe comment ils appellent cette «science plus élevée que le sensible», il s'agit de trouver le système de référence: esthétique transcendantale, chez Kant; mise entre parenthèses, chez Husserl; intuition, chez Bergson; le référentiel, chez Gonseth, et ainsi de suite. Il est vrai que Platon entendait autre chose par là. Notamment les premiers principes, et non, à l'instar des noms cités, les conditions épistémologiques de la connaissance. Chez Platon, il s'agissait encore d'établir une ontologie en tant que base et explicitation de la science; et l'épistémologie découlait de cette ontologie même. Il y avait, par conséquent, l'Être et ce que Marie-Dominique Richard appelle son «étagement», depuis les Idées jusqu'aux choses sensibles. Un parallélisme audacieux! C'est la théorie, toujours inspirée par Parménide, que les phénomènes se structurent selon une science plus «élevée», dans le cas d'espèce selon les Nombres. Il y a, par conséquent, l'étagement dimensionnel: nombre-ligne-surface-volume — et analogiquement dans les choses sensibles. Il n'existe pas de chaos, les choses suivent les principes mathématiques. Comme le commente Sextus Empiricus, pour Platon, les nombres venaient d'abord, puis

l'étendue géométrique (voir plus haut), enfin le monde sensible. Platon s'éloigne, en effet, de Parménide, mais il retrouve le vieux sage: il y a une certaine unicité parce qu'il y a de l'ordre.

En même temps, Platon trace déjà le chemin pour Plotin, ce dernier n'aura qu'à mettre en mouvement le système platonicien, un peu comme Platon fait bouger celui de Parménide. L'Être c'est l'Un, et l'Un c'est le Bien, la morale découle de l'ontologie, par l'intermédiaire de l'épistémologie. Bien connu est l'enseignement socratique, adopté par Platon: le mal c'est l'ignorance, c'est aussi la dispersion désordonnée lorsque l'Un n'est pas suivi et l'Être n'est pas proprement «étagé». Plotin y apportera sa doctrine des émanations, nécessité philosophique héritée des religions moyenne-orientales. Cependant, tout avait été déjà dit, six siècles auparavant, par Platon et, si l'on veut forcer les choses, par Parménide. Voilà l'unité de la spéculation hellène, d'une de ses branches, du moins.

Mais il y a davantage. Tout Platon se trouve-t-il dans son oeuvre écrite, ses dialogues et quelques unes des Lettres qu'on lui attribue? Le débat fait rage depuis les débuts, et l'érudition moderne le poursuit. La question est importante, à la lumière de la thèse de Pierre Hadot (du Collège de France), nuancée par Mme. Richard et d'autres. Selon cette thèse, la division traditionnelle de la philosophie grecque n'a pas dit son dernier mot. Il y a les «physiciens», les présocratiques, les sophistes dont Socrate mais nettement à part, ensuite l'Académie, etc. A l'épuisement de ce «classicisme», se présentent les écoles de sagesse, le Stoa et le Jardin (d'Epicure), les Cyniques, les Sceptiques, et les sectes déjà à demi religieuses. Ce tableau de manuel est passablement bouleversé par la conception que, au moins depuis les physiciens, et sans parler des sophistes, les écoles de philosophie, et déjà celle de Platon, n'étaient pas des écoles selon nos critères, mais des cercles thérapeutiques, si l'on peut dire, où des gens déjà d'âge mûr allaient, moins pour apprendre des nouveautés que pour soigner leur âme. Ecoles de sagesse plutôt que de connaissance et de culture (comme nous le dirions aujourd'hui). Il y allait de la tranquillité de l'âme, ce qui expliquerait aussi la vogue, un peu plus tard, des Epicuréens, Stoiciens, et autres, qui cherchent nettement la sagesse définie comme équanimité, «au-dessus de la mêlée», voire indifférence et mépris des vicissitudes au niveau des hommes.

Platon aurait-il été thérapeute? Il convient de ne pas exagérer. Nous possédons ses propres descriptions de sa tentative de convertir les tyrans de Syracuse, père et fils, à sa philosophie mathématique. Certes, il y a eu un élément pythagoricien dans cette tentative, mais celle-ci était le propre d'un vrai philosophe insistant sur les épousailles de la théorie et de la pratique, par l'intermédiaire d'un enseignement point ésotérique. Il y a, ensuite, le témoignage d'Aristote qui parle en philosophe d'un philosophe; et il y a également les autres témoignages, sans parler des dialogues eux-mêmes où Socrate a recours aux armes de l'argumentation pure, philosophique, scientifique, morale, dialectique. Si Pla-

ton était «thérapeute», c'est que tous les vrais philosophes le sont, dans la mesure où ils conçoivent leur tâche — le cas de Parménide en est l'archétype — comme la transmission d'un message divin aux mortels. Parménide avait sa déesse, Socrate sa Diotima, Pythagore ses mystères égyptiens. Il est vrai, comme le remarque P. Hadot, qu'à partir des sophistes et de Socrate, la philosophie antique se propose de former des hommes et de transformer des âmes, mais cela est tout à fait naturel et appartient au statut de philosophe. Ce qui est contre-nature, c'est justement la dégénérescence actuelle de la figure du philosophe, séduit par la science, par l'université, par l'engagement politique, trois activités qui lui interdisent de «former des hommes», et encore moins de «transformer les âmes».

La vérité sur Platon semble être qu'il s'activait dans deux sortes d'enseignement, l'un écrit, l'autre oral. On a remarqué à son sujet qu'il appartenait encore à un monde où l'oralité prédominait, et avec elle les techniques de la mémoire, le discours unique, la possibilité de se corriger d'une occasion à l'autre. Il s'agit de la première tradition intellectuelle de l'humanité, d'avant l'écriture. Même à la Renaissance les gens s'étonnèrent de constater que certains lisaient «avec les yeux» seuls, sans prononcer les mots. Il paraît donc que Platon partageait son enseignement entre les dialogues (et les Lettres) et les conférences, et qu'il mettait dans les premiers ce qui avait une valeur exotérique, propédeutique, donc destiné au profane. Le véritable enseignement aurait été réservé au cercle d'initiés. On peut ainsi supposer que le non-écrit l'emportait sur les écrits rédigés, en tant que doctrine supérieure. Aristote rapporte l'épisode d'une conférence platonicienne «sur le Bien» après laquelle le public signifia son mécontentement car, disaient les sortants, on ne nous a entretenue ni de richesses, ni de réussites mais de quelque chose n'ayant pas de valeur. Expérience peut-être décisive chez le jeune Platon l'exhortant de garder l'essentiel pour ses disciples éprouvés et peu en nombre. Ajoutons que ses aventures syracusaines montrent un degré de naïveté chez lui. Tel Auguste Comte, Platon faisait confiance et à la multitude, et aux princes qu'il aurait du soupçonner. Et cela, à un âge déjà mûr. Comte, lui aussi, élargissait son cercle de conférences positivistes, lui aussi écrivait au Tsar et au Général des Jésuites leur offrant sa collaboration afin de créer chez eux la stabilité permanente et une doctrine corrigée.

Il serait grotesque de détailler les mérites de Platon, est d'ailleurs dès qu'on s'y met, on finit par chanter les louanges de la philosophie pré-socratique toute entière, également. Quelques remarques brèves, cependant.

Prenons l'année 500 avant J.C., année charnière, depuis l'Inde jusqu'à la Grande Grèce, de Bouddha à Pythagore. La tentation hindouiste aurait pu séduire les esprits: le Rien *est*, les phénomènes sont irréels, fugaces sur l'écran de nos illusions; la morale c'est l'abstinence, l'homme souffre de l'existence, l'Être est au mieux coupable, au pire inexistant. Et ainsi de suite. Surviennent Parménide, Héraclite, les physiciens, mais déjà avant eux Hésiode qui contredit Homère et que contredisent les premiers philosophes. La dialectique, déjà. Pour peu que

nous prêtions attention, force nous est de constater que les penseurs ioniens recherchent l'unité ontologique —à la différence des Hindous et du Bouddhisme qui ne sortent point de leur négation et n'auront jamais une *philosophie*. Précisément parce qu'ils ne sont pas d'accord entre eux-mêmes, les philosophes forment des polarités, des couples de contraires. Toujours la dialectique, y compris entre le réel et l'apparent, donc l'Être et le Non-être, etc. La troisième phase affirme que «le monde sensible est vide d'Être, mais ordonné tout de même, structuré, agencé - pourtant sans statut ontologique véritable.» (Parménide, chez P. Somville.).

On connaît le reste: la réflexion scientifique, le combat de la morale pour résister à l'absorption dans les nombres, la structuration du monde, indépendant de la pensée, la nostalgie de l'Être. Voilà qui donne l'unité à la pensée philosophique à travers les siècles. Même au nôtre.

